

Libretto

TADEUSZ BOROWSKI

LE MONDE
DE PIERRE

Traduit du polonais et préfacé par
ERIK VEAUX

libretto

Titres originaux :
Pożegnanie z Marią
Kamienny Świat

Première édition, Calmann-Lévy, 1964.
Deuxième édition, Christian Bourgois, 1992.

© Libella, Paris, 2015, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-219-5

PRÉFACE

Tadeusz Borowski est de la lignée des témoins survivants du génocide nazi dont la vie finira par le suicide, comme Primo Levi ou Piotr Rawicz. Ses récits ont rencontré une immense audience en Pologne dès leur publication après la guerre, faisant toutefois immédiatement l'objet de polémiques. Non que de quelconques inexactitudes auraient pu lui être reprochées. D'ailleurs il avait lui-même marqué la limite autour de l'inconcevable :

«— Tu n'es pas encore mort, Abramek? Quoi de neuf?
[...]

— [...] Puisque tu veux savoir, personnellement, tiens : on a trouvé une nouvelle combine pour allumer le four. Tu sais laquelle? [...] Eh bien, on prend quatre gosses par les cheveux, on attache les têtes ensemble, et on met le feu aux cheveux. Après, ça brûle tout seul [...]

[...] Mais cela est faux et grotesque, comme tout le camp, comme le monde en entier. »

Une première traduction fut publiée chez Calmann-Lévy en 1964. Et comme lors de la première édition polonaise, le titre du récit intitulé *Mesdames, messieurs, au gaz, s'il vous plaît* avait choqué, la version française parla de *Douches, s'il vous plaît*, puisque les nazis parlaient bien en effet de « douches ».

Un reproche de cynisme est venu s'ajouter à celui d'une ironie glacée où l'interprétation et le jugement explicite n'avaient pas de place. Cynisme que Miłosz comprit comme « un cri de désespoir » du poète Borowski. Le récit est terrifiant, car il est le fait d'un écrivain passé dans l'autre monde, celui du totalitarisme dont le camp est le condensé, un monde de pierre, impitoyable et nu, un monde où « les vivants ont toujours raison contre les morts ». Et c'est bien cela que doit y voir le lecteur qui est privé de code, privé d'alibi, privé d'explications qui lui permettraient de se conforter dans l'idée qu'il pourrait ne pas être de ce monde, ou qu'il y réagirait différemment.

Les principales attaques sont venues de critiques d'inspiration catholique d'une part, et communistes de l'autre. Aux premières il répondra vertement dans un article intitulé « Alice au pays des merveilles » où il rejette la prétention de la journaliste, elle aussi survivante d'Auschwitz, à une fierté de la souffrance et d'une martyrologie faisant état d'une solidarité des victimes. Prétention à rejeter la honte d'avoir survécu. Aux secondes attaques qui lui reprochent d'ignorer les mouvements de résistance qui ont bien existé dans les camps, et l'espoir qui nourrit l'action et se nourrit d'elle, il répondra par l'énigme, que Miłosz analyse dans *La Pensée captive*, de son adhésion dans ses dernières années à l'idéologie stalinienne. Changer les conditions sociales pour changer l'homme ?

Tadeusz Borowski est né le 12 novembre 1922 à Jitomir en Ukraine. Son père, comme de nombreux Polonais vivant en territoire soviétique, fut déporté en 1926 au canal de la mer Blanche, et sa mère subit un peu plus tard un sort identique en Sibérie. La famille fut libérée en deux temps, par suite d'un accord polono-soviétique, après quoi elle put se rendre en Pologne. Borowski passa le baccalauréat à Varsovie en 1940 et poursuivit des études de lettres dans la clandestinité, l'occupant allemand ayant fermé les universités. Il

publia son premier volume de poèmes en décembre 1942. Arrêté en février 1943 dans une souricière de la Gestapo chez sa fiancée Maria, il fut interné à la prison de Pawiak puis déporté à Auschwitz à la fin du mois d'avril, où il eut la « chance », comme il l'écrit, d'arriver quand « on cessa de gazer des Aryens ». Il fut affecté à un travail en commando avant de tomber malade. Guéri, il put rester, privilège insigne, comme infirmier dans l'« hôpital » du camp. Il est évacué vers Dachau à l'approche de l'armée soviétique à la fin de 1944, puis libéré par la VII^e armée américaine en avril 1945. Il réside un temps près de Munich, traversant une période psychologiquement difficile au milieu d'anciens détenus nationalistes polonais. Ces événements serviront de toile de fond à ses récits. *L'Adieu à Maria* se déroule dans Varsovie occupée, un monde où la mort peut le plus souvent encore être rapportée à une « faute ». *Mesdames, messieurs, au gaz, s'il vous plaît* et *Chez nous, à Auschwitz* décrivent la réalité du camp, ce sont des textes dont Miłosz dit qu'ils devraient figurer dans toute anthologie de la littérature européenne du xx^e siècle. Il décrira l'épisode postconcentrationnaire dans *La Bataille de Grunwald*.

Borowski rentre en Pologne en mai 1946, adhère au parti communiste en février 1948 et est responsable culturel au Bureau de presse polonais à Berlin en RdA de 1949 jusqu'à mars 1950. Il se distingue alors par une intense activité de publiciste de propagande qui se traduit par une destruction de sa personnalité d'écrivain. Il tente de se suicider le 1^{er} juillet 1951 et meurt deux jours plus tard, à l'âge de vingt-huit ans. Sans évoquer les problèmes psychologiques ou ceux liés à sa nouvelle écriture, Miłosz rappelle que Borowski parla souvent du « cas Maïakovski », et il soupçonne que l'écart grandissant entre ses déclarations publiques et ce que lui donnait à comprendre son esprit perspicace l'avait mis dans une situation intenable.

De sa période de détenu privilégié dans la hiérarchie concentrationnaire restent les textes les plus glaçants sur la déshumanisation de la « société » du camp : à côté de l'« hôpital » se trouve un terrain de football, non loin de la rampe de sélection. « Je revins avec le ballon et bottai en corner. Entre deux corners, dans mon dos, on avait gazé trois mille personnes. » « Ces Juifs-là étaient bien au courant de ce qui les attendait » à la différence de ceux des convois « dont on dit brièvement “de Salonique”, “de Strasbourg”, “de Rotterdam”. [...] Une loi du camp veut que ceux qui vont à la mort soient abusés jusqu'à la dernière minute. C'est la seule forme acceptable de pitié. » Ce qui rend les récits de Borowski insupportables, c'est qu'ils contraignent le lecteur à se demander l'homme qu'il serait si on le plaçait dans les conditions du camp où il apprendrait que « la faim, c'est quand un être humain regarde un autre être humain comme un bien comestible », que le « [...] convoi “de Sosnowiec-Będzin”, ce fut un bon convoi, riche », car les détenus affectés au kommando dit *Canada* purent récupérer vêtements et nourriture le temps que les arrivants aillent à la chambre à gaz.

Avant que le thème de la banalité du mal ne devienne la clé ordinaire de la compréhension du monde totalitaire, Borowski décrivait déjà la rampe de sélection : « le monsieur au carnet trace au crayon les derniers bâtonnets, complète le nombre : quinze mille ¹ » tandis que « les silhouettes noires des SS vont et viennent, calmes, compétentes ».

Ces variations sur l'apocalypse et la présence permanente de la menace de la mort, *ein Reich, ein Volk, ein Führer – et quatre crématoires*, trouveront en Pologne une expression entre autres dans la révolution théâtrale de Grotowski, en 1961, lors de l'élaboration d'*Akropolis* où les mythes et les motifs,

1. Le comptable d'Auschwitz, Oskar Gröning, a été condamné le 15 juillet 2015 à quatre ans de prison.

tirés de l'Ancien Testament et de l'Antiquité grecque, à la base de la culture européenne, sont joués par des loques humaines aux limites de l'expérience où nous a poussés le xx^e siècle. Le spectacle affichait en exergue les derniers vers du poème *Chant* :

*Après nous resteront des amas de ferraille,
le rire acerbe et sourd de la postérité*

Dans une lettre à sa fiancée, Maria, Borowski rappelle comme il avait aimé Platon. «Aujourd'hui, je sais qu'il mentait. Car dans le monde terrestre ne se reflète pas un idéal, mais gît le travail pénible, sanglant, de l'homme. C'est nous qui avons construit les pyramides, extrait le marbre pour les temples et les pierres pour les voies impériales, nous qui avons ramé sur les galères et tiré l'araire, tandis qu'eux composaient des dialogues et des drames, justifiaient de patriotismes leurs intrigues, se battaient pour des frontières et des démocraties. C'est nous qui étions sales et mourions pour de bon. Eux étaient des esthètes et discutaient pour la galerie.»

Mais c'est du cœur de l'inhumanité de *Chez nous, à Auschwitz* que Borowski émet cette maxime qui n'évoque ni le Bien ni le Mal, deux concepts de pousse-au-crime, mais «le mal fait à l'homme» :

«Le beau n'est pas s'il contient le mal fait à l'homme. Le vrai n'est pas s'il tait ce mal. Le bien n'est pas s'il le permet.»

ERIK VEAUX
le 17 août 2015, Paris.

L'ADIEU À MARIA

I

Derrière la table et derrière le téléphone, et derrière un cube de livres de bureau – une fenêtre et une porte. Dans la porte, deux carreaux noirs que la nuit fait luire. Et encore le ciel, le fond de la fenêtre couvert de nuages gonflés que le vent pousse vers le bas de la vitre, vers le nord, au-delà des murs d'une maison brûlée.

La maison brûlée est une tache noire de l'autre côté de la rue, en face du guichet qui coupe le grillage de protection surmonté de barbelés argentés sur lesquels glisse, comme un son le long d'une corde, le reflet violet intermittent d'un réverbère. Sur le fond du ciel orageux, à droite de la maison, enveloppé dans les bouffées laiteuses de la fumée passagère de locomotives, se dessine, pathétique, un arbre dénudé, immobile dans la tourmente. Des wagons chargés de marchandises les dépassent, avec fracas, ils montent au front.

Maria leva la tête de son livre. Une traînée d'ombre sur son front et ses yeux coulait le long de sa joue comme un voile transparent. Elle mit les mains sur le verre de la lampe au milieu de bouteilles vides, d'assiettes de restes de salade, de verres pansus cramoisis, au pied bleu foncé. La lumière vive qui se brisait à la limite des objets s'enfonçait comme dans un tapis dans la fumée bleue qui envahissait la pièce, puis rejaillissait sur le bord fragile, délicat, des verres et scintillait à l'intérieur telle une feuille dorée au vent. Comme

sous une coupole de lumière rose, elle se concentra dans les paumes de Maria qui se refermèrent, et seules des lignes encore plus roses, entre ses doigts, continuèrent à palpiter, presque imperceptiblement. La petite pièce s'emplit d'une obscurité confiante, convergea vers les mains et se rétracta comme un coquillage.

– Regarde, il n'y a pas de limite entre la lumière et l'ombre, chuchota Maria. L'ombre rampe jusqu'à nos pieds comme une marée montante, elle nous entoure et réduit le monde à nous: il y a toi et moi.

Je me suis penché vers sa bouche, vers les fines craquelures dissimulées dans les commissures de ses lèvres.

– Tu palpites de poésie comme un arbre de sève, dis-je pour plaisanter, secouant la tête pour chasser le bourdonnement agaçant de l'ivresse. Prends garde que ne te blesse la hache du monde.

Maria entrouvrit les lèvres. Entre ses dents frémissait doucement le petit bout sombre de sa langue: elle souriait. Quand elle resserra les doigts autour du pied de la lampe, l'éclat au fond de ses yeux se ternit, puis s'éteignit.

– La poésie! Une chose aussi inconcevable pour moi que d'écouter une forme ou toucher un son. – Rêveuse, elle se laissa aller sur le dossier de la causeuse. Dans la pénombre, le rouge de son pull-over moulant prenait une intensité pourpre, et sur les plis seulement où glissait la lumière il brillait d'un rouge vif duveteux. – Mais seule la poésie réussit à donner une image fidèle de l'homme. Je veux dire, de l'homme complet.

Je tapotai un verre: il renvoya un son fragile et fugace.

– Je ne sais pas, Maria, dis-je, sceptique, en haussant les épaules. Je pense que la mesure de la poésie, et peut-être de la religion, c'est l'amour que l'une et l'autre font naître d'un être pour un autre. Et c'est là le critère le plus objectif.

– L'amour, bien sûr que c'est l'amour! dit Maria en cillant des yeux.

Derrière la fenêtre, derrière la maison brûlée, dans la rue large coupée par le square, des tramways passaient en grinçant. Des éclairs d'électricité illuminaient le violet du ciel, perçaient l'obscurité comme des lueurs de magnésium, inondaient la maison, la rue et le portail d'une lumière lunaire, effleuraient les carreaux noirs de la fenêtre sur lesquels ils coulaient et s'éteignaient sans bruit. Peu après s'éteignit aussi le chant aigu et fluët des rails de tramway.

Derrière la porte, dans l'autre petite pièce, on avait remis un phonographe en marche. Une musique étouffée, qu'on eût dite jouée sur un peigne, se perdait dans le frottement insistant de pieds de danseurs, et dans des rires de gorge juvéniles.

– Comme tu vois, Maria, nous à part, il existe encore un autre monde, dis-je en éclatant de rire. – Je me levai de la causeuse. – Tu vois, c'est ainsi. S'il était possible de comprendre le monde en entier, de sentir le monde en entier, de le voir, comme on comprend ses propres pensées, comme on sent sa propre faim, comme on voit la fenêtre, le portail derrière la fenêtre et les nuages au-dessus du portail, s'il était possible de tout découvrir simultanément et définitivement, alors, dis-je après un temps de réflexion, contournant la causeuse et m'arrêtant près du poêle allumé, entre Maria, les carreaux de faïence et le tas de pommes de terre achetées en automne pour l'hiver – alors l'amour ne serait pas seulement la mesure, mais l'instance suprême de toutes choses. Hélas ! Nous en sommes réduits à une méthode d'expériences, à un vécu solitaire et trompeur. Quelle fausse mesure, mesure incomplète des choses !

La porte de la pièce au phonographe s'ouvrit. Se balançant au rythme de la mélodie, Tomasz entra au bras de son épouse dont le ventre légèrement arrondi et digne depuis de nombreux mois suscitait l'intérêt des amis. Tomasz alla jusqu'à la table où il se mit à dodeliner de sa grosse tête bombée, massive comme celle d'un bœuf.

– Tu te débrouilles mal, il n’y a plus de vodka, fit-il sur un ton de léger reproche après avoir soigneusement inspecté la vaisselle, puis il repartit en direction de la porte, poussé par sa femme. Il la considérait d’un regard stupide, comme s’il s’était agi d’un tableau. On disait que c’était chez lui une déformation professionnelle, parce qu’il faisait commerce de faux Corot, Noakowski et Pankiewicz¹. Il était aussi journaliste dans un bimensuel syndical et se considérait comme un militant de la gauche radicale. Ils sortirent sur la neige crissante. Des bouffées de vapeur glacée se faufilèrent sur le plancher comme des écheveaux duveteux de coton blanc.

Sur les traces de Tomasz, des couples de danseurs firent dans le bureau une entrée majestueuse, tournant au ralenti près de la table, du poêle et des pommes de terre, évitant avec précaution les traînées d’eau sous la fenêtre, laissant des marques rouges sur le plancher fraîchement ciré, et ils repartirent là d’où ils étaient venus. Maria se leva brusquement, s’arrangea les cheveux d’un geste automatique et dit :

– Il faut que j’y aille. Le contremaître m’a demandé de commencer plus tôt.

– Tu as encore une bonne heure devant toi, répliquai-je.

On entendait le tic-tac régulier de l’horloge du bureau, ronde à cadran de tôle blanche bombé, suspendue au bout d’une longue ficelle entre une affiche à demi déroulée, un paysage imaginaire et une composition au fusain qui représentait un trou de serrure par lequel se voyait un fragment de chambre à coucher cubiste.

– Je prends Shakespeare, j’essaierai de terminer *Hamlet* cette nuit pour le cours de mardi.

Elle passa dans l’autre pièce et s’accroupit devant les livres. L’étagère primitive était faite de planches non rabotées. Les

1. Stanisław Noakowski (1867-1928), peintre et architecte. Józef Pankiewicz (1866-1940), peintre. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

planches s'incurvaient sous le poids des livres. Dans l'air flottaient des rubans bleu et blanc de fumée, et une odeur lourde de vodka et de sueur se mélangeait au remugle des murs humides et décrépis. Sur les murs, comme du linge au vent, des cartons aux teintes vives se balançaient, brillant à travers la vapeur bleue comme brillent au fond de la mer des lignes colorées de méduses et de coraux. Séparé de la nuit par la vitre, emmêlé dans la fine dentelle d'un rideau fourgué trois sous par une voleuse des chemins de fer, dans l'encadrement de la fenêtre noire, un violoniste sombre et éméché (et qui se disait impuissant) tentait en vain de couvrir du gémissement de son instrument le rôle du phonographe. Courbé comme sous le poids d'un sac de ciment, il ne tirait de son violon, avec une ténacité lugubre, qu'un seul et unique morceau. Depuis deux heures, il s'exerçait en vue du concert poético-musical du dimanche. Il s'y produirait, cette fois bien propre, dans son costume de sortie à rayures. Il aurait un air mélancolique et des yeux endormis, comme lisant sa partition dans les airs.

Sur la table, sur la nappe à fleurs rouges, fourguée, elle aussi, par la voleuse des chemins de fer, entre les verres, les livres et les sandwiches entamés, il y avait les pieds nus et sales d'Apoloniusz. Apoloniusz se balançait sur une petite chaise et, se tournant vers le divan de bois, badigeonné à la chaux contre les punaises, sur lequel suffoquaient comme des poissons hors de l'eau des gens à moitié ivres, il dit d'une voix forte :

– Le Christ aurait-il fait un bon soldat ? Non, plutôt un déserteur. En tout cas, les premiers chrétiens s'échappaient de l'armée. Ils ne voulaient pas se battre contre le mal.

– Moi, je me bats contre le mal, dit Piotr nonchalamment, affalé entre deux filles débraillées, et fouillant des doigts dans leurs chevelures. Descends tes pieds de la table, ou va les laver.

– Lave-toi les pieds, Polek, dit une fille contre le mur. Elle avait de grosses cuisses épaisses et des lèvres rouges, charnues.

– Ah! Vous voudriez bien! Écoutez-moi. Il y avait une tribu de Vandales, très couarde, poursuivit Apoloniusz en repoussant des assiettes du pied, tout le monde les battait, ils furent chassés du Danemark, ou de Hongrie, jusqu'en Espagne. De là, les Vandales embarquèrent sur des bateaux, mirent le cap sur l'Afrique pour finir à pied devant Carthage dont l'évêque était alors saint Augustin, celui de sainte Monique.

– Et alors le saint est monté sur son âne et a converti les Vandales, dit un jeune homme adossé au poêle, et qui tirait sur sa pipe. Il gonflait ses joues roses rebondies, couvertes d'un duvet doré comme une pêche. Il avait de grands cernes sous les yeux. Pianiste, il avait vécu assez longtemps avec une pianiste aux délicieuses fossettes et au regard ravageur, passionné. Nous l'avions baptisé durant l'été (il était de la race élue) à renfort de cierges, de brassées de fleurs et d'une cuvette d'eau bénite glacée dont un prêtre précautionneux lui avait soigneusement lavé la tête, et, aussitôt après la cérémonie, nous avons échappé à une rafle à l'endroit le plus animé de la rue Grójecka. Nous avons pris plus de temps pour les marier, attendant le cœur de l'hiver. Les parents s'étaient opposés à la bénédiction religieuse, en raison de la mésalliance. Ils avaient fini par céder, et ils avaient mis à la disposition des musiciens une chambre à coucher, un piano pour qu'ils fassent leurs exercices, et une cuisine pour distiller de la gnôle, mais ils n'avaient pas invité d'amis au mariage, aussi ces derniers avaient-ils organisé la noce eux-mêmes. La jeune mariée, dans une robe bleue empesée, était assise sans bouger dans un fauteuil, comme si elle avait avalé une canne. Elle était à moitié endormie, fatiguée et ivre.

– C'est gentil chez vous, très gentil, tu sais? – La petite Juive qui s'était évadée du ghetto et ne savait où dormir cette nuit s'agenouilla près de Maria et lui passa un bras autour

des épaules. – C’est étrange, il y a si longtemps que je n’ai pas touché à une brosse à dents, à un sandwich, à une tasse de thé, à un livre. Vous savez, c’est même difficile à décrire. Et toujours ce sentiment de devoir partir. Cette peur panique que j’éprouve !

Maria caressa sans mot dire sa tête d’oiseau aux ondulations brillantes.

– Pourtant, vous étiez chanteuse ! Vous deviez ne manquer de rien. Elle portait une robe jaune, imprimée de chrysanthèmes, au décolleté provocant, d’où dépassait avec coquetterie la dentelle de sa combinaison crème. Une petite croix en or, au bout d’une longue chaîne, dansait entre ses seins.

– Si je ne manquais de rien ? Non, bien sûr, répliqua-t-elle avec un éclair d’étonnement dans ses yeux globuleux pleins de larmes. – Elle avait des hanches larges, robustes, faites pour enfanter. – Vous comprenez, avec les artistes, même les Allemands se comportaient autrement... – Elle s’interrompit et se perdit dans ses pensées, le regard fixé sur les livres. – Platon, Thomas d’Aquin, Montaigne, dit-elle en touchant de son ongle laqué de pourpre les dos déchirés des livres achetés à des brocanteurs qui les avaient volés à des bouquinistes.

– Si seulement vous aviez vu ce que j’ai vu de l’autre côté du mur.

– Saint Augustin a écrit soixante-trois livres ! Quand les Vandales assiégèrent Carthage, il était en train de corriger des manuscrits, et c’est en corrigeant des manuscrits qu’il est mort ! fit Apoloniusz, pointilleux. Les Vandales n’ont rien laissé, mais saint Augustin est encore lu aujourd’hui. *Ergo!* – Il leva une main, les doigts tendus vers le plafond. – La guerre passera, mais la poésie, elle, restera, et avec elle, mes vignettes.

Sous le plafond, les couvertures de ma plaquette de poésies séchaient sur des cordes. Elles répandaient une violente odeur d’encre d’imprimerie. La lumière traversait les surfaces noires et rouges du papier d’emballage et se prenait dans les

feuilletés comme dans des broussailles. Les couvertures bruissaient dans un bruit de feuilles mortes.

La petite Juive s'approcha du phonographe et changea de disque.

– Et moi, je crois que du côté aryen aussi il y aura un ghetto, dit-elle en jetant à Maria un regard en biais. Seulement là, il n'y aura plus nulle part où aller. Elle repartit dans la danse, entraînée par Piotr.

– Elle est énervée, dit Maria à voix basse. Sa famille est restée de l'autre côté du mur.

L'aiguille buta sur une rayure du disque, faisant entendre un air plaintif monotone. Sur le seuil apparut Tomasz, les joues rouges. Sa femme arrangea sa robe sur son ventre légèrement renflé.

– « Seuls quelques lourds nuages que n'a pas dissipés le souffle de mon cheval », déclama Apoloniusz. – Puis, montrant le portail derrière la fenêtre, il s'écria avec beaucoup de sentiment : – Un cheval, un cheval !

Dans le cercle de lumière dorée au-dessus de la porte, la neige d'une blancheur éblouissante et lisse était comme une assiette sur une nappe cendrée, plus loin, dans l'ombre, elle se faisait grise et bleue comme si elle avait reflété le ciel, et juste au portail chatoyait dans l'éclat du réverbère. Une remorque chargée comme une charrette de foin immobile faisait telle une montagne dans l'obscurité. Une lanterne rouge se balançait sous les roues, projetant sur la neige des ombres tremblantes, éclairant les jambes et le ventre du cheval qui semblait plus grand et plus lourd que d'habitude. Des bouffées de vapeur montaient de son corps, comme s'il avait respiré par la peau. Il baissait la tête, il était fatigué.

Le charretier à côté attendait patiemment en se battant la poitrine des deux mains. Lorsque Tomasz et moi eûmes tiré les vantaux du portail, il prit son fouet, sans hâte, agita les rênes et claqua de la langue. Le cheval releva la tête, se

raidit de tout son corps, mais la charrette ne put démarrer. Les roues avant étaient coincées dans le caniveau.

– Tire-le en arrière, nom de Dieu, fis-je en connaisseur. Je vais mettre une planche dans le caniveau.

– Sur toi ! cria le charretier en pesant sur le timon.

Le gendarme en capote bleue¹ qui montait la garde devant le bâtiment voisin de l'ancienne école municipale, bourrée comme une prison de « volontaires » envoyés au travail en Prusse, battant sourdement le trottoir de ses souliers ferrés, s'approcha de l'autre côté du réverbère. Il avait sur la poitrine une lampe torche accrochée à son baudrier. Il l'alluma et nous donna aimablement de la lumière.

– Trop chargé, apprécia-t-il, pratique. Sous la visièrre de son casque, dans une ombre profonde, ses yeux brillaient au-dessus du faisceau lumineux comme ceux d'un loup. Tous les matins, il venait au bureau téléphoner pour la relève de la garde, signalant invariablement que rien d'important ne s'était produit durant la nuit.

Le cheval gonfla ses naseaux, se carra sur ses jambes postérieures, poussa de tout son corps vers l'arrière et la remorque s'ébranla dans les fondrières. Le cheval la tira alors vers l'avant. Chargée à ras bord, comme une barge, de valises, de paquets, de ballots, de literie, de meubles et de vaisselle d'aluminium cliquetante, elle s'engagea dans la cour en vacillant sur les planches. Le gendarme éteignit sa lampe, rajusta son baudrier et s'éloigna d'un pas égal en direction de l'école. D'ordinaire, il la dépassait, allait jusqu'à la toute petite église des pères pallotins (partiellement incendiée en septembre, et pieusement restaurée durant toute la saison avec des matériaux de notre entreprise), il obliquait à la hauteur du mur en décrépitude d'un refuge pour chômeurs, installé

1. La police polonaise contrôlée par les autorités allemandes portait un uniforme bleu marine, la police allemande un uniforme vert.

dans les hangars d'une ancienne usine, à proximité de la voie de chemin de fer. C'était un port de transbordement animé par lequel passaient, par balles ou séparément, couvertures, pièces de tissu, vêtements chauds, chaussettes, conserves, services de table, rideaux, nappes et serviettes, et tous autres biens volés dans les trains de marchandises qui montaient au front, ou bien achetés aux convoyeurs des wagons sanitaires qui en revenaient, remplis de nourriture, de blessés, de linge, de pièces de rechange, de meubles et de blé, et qui faisaient souvent escale à la gare, comme dans un port.

Le charretier fit encore claquer son fouet, pour le plaisir, il fit reculer le cheval, et entra en marche arrière sous le hangar en bois. Les flancs de l'animal se gonflaient et fumaient. Détélé avec une tendresse rude, il resta un moment dans les brancards, comme à bout de forces, puis chassé avec rudesse, il avança lentement jusqu'au robinet et plongea la gueule dans un seau. L'ayant vidé, il en engloutit un second puis, traînant les harnais, partit dans la direction de l'écurie dont la porte était ouverte.

– Tu en as rapporté, des choses, Olek, fis-je après avoir jeté un coup d'œil sur les richesses de la charrette.

– Elle m'a dit de tout prendre, dit le charretier. Regardez, j'ai même dû charger les tabourets de la cuisine et les tablettes de la salle de bains. La vieille ne m'a pas quitté d'une semelle.

– Elle n'avait pas peur, comme ça, en plein jour ?

– Son gendre avait obtenu une autorisation par un collègue, dit Olek. Il avait le visage osseux, maigre, aux traits tirés par le gel. Il arracha son bonnet. Ses cheveux, raides de chaud, s'ébouriffaient au-dessus de son front.

– Et sa fille ?

– Elle est restée avec son mari. Elle s'est disputée avec la vieille quand celle-ci lui a dit qu'elle allait devoir rester encore un jour. – Il cracha dans ses mains noueuses, aux veines sail-lantes, rongées par le ciment, la chaux et le plâtre. – Bon,

il va falloir décharger. – Il grimpa sur la charrette, défit les cordes et commença à nous passer les uns après les autres des chaises, des vases, des oreillers, des paniers de linge, des coffrets anciens, des livres ficelés.

Tomasz et moi les attrapions et les emportions dans le fond du hangar sombre qui sentait le renfermé, entassant les marchandises sur le béton, à côté de sacs de ciment à moitié solidifié, d'une pile de cartons noirs qui puaien le goudron et d'un tas de chaux destinée à être vendue au détail aux paysans. La chaux voletait dans l'air en fine poussière et picotait les narines d'une façon insupportable. Tomasz haletait. Il avait le cœur fragile.

– Dites-moi, pourquoi le contremaître l'a prise chez lui? demanda le charretier lorsque le déchargement fut terminé.

– C'est elle qui en a fait un homme. Il paie sa dette.

Je rabattis les portes du hangar et mis le cadenas.

– La reconnaissance est une belle chose, fit Tomasz. Il aspirait l'air profondément pour reprendre son souffle. Il prit une poignée de neige, se lava les mains avec, avant de les essuyer à son pantalon.

– Ouf!... Pas perdu mon temps aujourd'hui, dit le charretier en sautant de la remorque. – Sa peau de mouton durcie par une croûte de chaux et de goudron ne lui laissait guère de liberté de mouvement. Il s'accouda à la charrette, renifla en signe de soulagement et s'essuya le front de la main.

– M'sieur Tadek, m'sieur Tadek, si vous saviez ce que j'ai vu là-bas! Vous ne me croiriez pas! Des gosses, des femmes... Ils ont beau être juifs, vous savez...

– Vous n'avez pas eu de mal à sortir?

– On a rencontré l'ingénieur en chemin. Qu'est-ce que tout ça va donner?

– Eh! fis-je d'un ton désinvolte, qu'est-ce qu'ils pourraient bien nous faire, à nous? Ce sont des lavettes. Si le patron veut acheter une filiale, ils ne peuvent pas être méchants avec lui,

non? Demain, tu partiras de bonne heure. Il y a un mètre cube de chaux à refile. Tu seras de retour avant sept heures.

– Ah bien, faudra sortir la chaux de la cuve. Je préparerai le cheval. Il se traîna jusqu’à l’écurie pour rejoindre l’animal. Passant devant le bureau, il porta la main à son bonnet.

Dans une auréole dorée de lumière, entourée par les mains de la nuit bleue qui scintillait d’un anneau d’étoiles, j’aperçus Maria. Elle avait repoussé la porte derrière elle sur la musique et les gens, et elle fouillait l’obscurité, m’attendant. Je secouai la poussière de mes mains.

– Comment on s’arrange demain pour la distribution?
– Je la pris par le bras et la guidai jusqu’à la grille par le chemin tracé dans la neige craquelée et crissante. – Tu pourrais attendre midi? Nous le ferions ensemble.

Nous nous arrê tâmes au portail ouvert. Dans la rue déserte, ouverte, elle, par la lumière clignotante du réverbère, le gendarme en capote bleue allait et venait de son pas lourd, surveillant l’école. Au-dessus de la rue, au-dessus de la lumière du réverbère, au-dessus du toit en pente raide de la remise nichée dans le mur, le vent mugissait, portant la fumée des locomotives, chassant des nuages floconneux, et au-dessus du vent et des nuages frémissait le ciel, profond comme le fond d’un torrent noir. La lune perçait les nuages, faisant comme un chiffon de sable doré.

Maria sourit tendrement.

– Tu sais très bien que je la ferai seule, dit-elle sur un ton de reproche, tout en me tendant ses lèvres. Son grand chapeau noir ombrageait son visage comme une aile. Elle me dépassait d’une demi-tête. Je n’aimais pas ses baisers en présence d’autrui.

– Tu vois, solipsiste poétique, ce que peut faire l’amour, dit sereinement Tomasz. Parce que l’amour, c’est un sacerdoce. Je te le dis avec la force de mon expérience, c’est que j’ai eu beaucoup de maîtresses.

Le crépuscule qui efface les traits donnait à Tomasz un air massif et pesant, comme s'il avait été grossièrement taillé dans le roc. Un grain de beauté sous l'œil gauche faisait une tache espiègle sur ce visage monumental qui semblait avoir été taillé dans un grès sombre.

– Bien sûr que c'est de l'amour ! s'exclama Maria avec un rire insouciant puis, après nous avoir tiré une révérence pleine de distinction, elle s'éloigna dans la rue en longeant le grillage, à la rencontre des nuages que le vent chassait au-dessus de nos têtes. Elle dépassa la boutique du trafiquant chez qui j'achetais le pain et le boudin au sarrasin du petit déjeuner, et le gars, lui, avait ses enfants bouclés dans l'école. Elle disparut au coin de la rue sans s'être retournée. Je regardai encore un long moment dans sa direction, comme flairant sa trace dans l'air.

– De l'amour, bien sûr que c'est de l'amour ! fis-je en souriant à Tomasz.

– Donne de la vodka au charretier, s'il t'en reste encore sous le lit, me dit-il. Viens, il faut fraterniser avec le peuple.

II

Il était tombé un peu de neige durant la nuit. Avant que j'ouvre officiellement le portail, marquant ainsi le commencement de la journée de vente, et après que j'eus renvoyé les invités ivres et nettoyé la pièce, le charretier, levé avant l'aube, avait eu le temps de sortir la chaux de la cuve et de la porter sur le chantier. Il avait déjà dételé le cheval et effacé les traces des roues sur la place. De si bon matin, la lumière était encore bleuâtre et la rue déserte. Le cliquetis des trains nous parvenait de la voie de chemin de fer. Le gendarme en patrouille apparaissait, puis se fondait dans l'obscurité finissante qui l'abandonnait sur la rive de la rue dépeuplée, comme une

algue oubliée. Les têtes des prisonniers aux fenêtres de l'ancienne école commençaient à se montrer. Dans la boutique du trafiquant, près de l'entrepôt, deux policiers polonais se réchauffaient à la chaleur d'un brasero chauffé à l'incandescence. Le trafiquant, clignant de ses yeux rouges d'ivrogne, disposait de ses mains tremblantes sur le comptoir, dans une vitrine, du fromage, du sarrasin et du pain. Une paysanne tira de son cabas des chapelets de saucisses qui disparurent sous le comptoir, dans une armoire à double fond. L'aube grise suintait par les vitres gelées. Sur les barreaux rouillés coulaient des gouttes sales qui tombaient une à une sur le rebord de la fenêtre et finissaient en ruisselets sur le plancher.

Été comme automne, en hiver comme au printemps, la ruelle pleine d'ornières qui puait d'une pourriture de caniveaux, perdue entre un champ fangeux comme un cadavre en décomposition et une suite de petites maisons basses vermoulues qui abritaient une blanchisserie, un coiffeur, une savonnerie, deux ou trois épiceries et un café borgne, se gonflait chaque jour d'une foule grandissante et houleuse qui venait battre jusque sous les murs en béton de l'école, tendre des visages vers les fenêtres modernes, vers le toit de tuiles rouges, lever des têtes, agiter des bras et crier. Par les fenêtres ouvertes de l'école, on lançait des appels, des mains blanches faisaient des signes comme ceux de passagers d'un navire qui s'éloigne de la côte. La foule, endiguée par deux rangs de policiers, refluaient par le chenal de la rue, reculait jusqu'à la place à son extrémité où s'ouvrait un agréable panorama sur les hauts-fonds de la Vistule où poussaient des buissons d'osier dentelés, couverts par endroits de plaques de neige, sur le pont qui enjambait la brume flottant sur le courant scintillant, sur les maisons de la ville, jaune pastel, qui se fondaient dans le ciel pur, calme et bleu – cette foule tourbillonnait désespérément sur la place et s'en revenait en poussant des cris.

La boutique du trafiquant était une petite rade bien abritée. Devant un verre d'eau-de-vie de betterave, des policiers fraternisaient au comptoir avec des paysans et marchandait le prix des personnes enfermées dans l'école. La nuit, par une fenêtre de l'école, les policiers faisaient descendre la marchandise qui disparaissait aussitôt dans les encoignures de la rue ou glissait entre les barbelés de notre entreprise de bâtiment, se blessant cruellement, et rôdait jusqu'au matin, le bureau étant bien entendu fermé. C'étaient le plus souvent des filles. Elles erraient dans la cour, désespérées, considérant les tas de sable, les amoncellements de terre, les cubes de briques. Elles allaient jusqu'à la réserve de cailloux qui servaient, selon la couleur et la taille, à la construction d'escaliers ou de tombes et là elles se soulageaient tranquillement. À mon réveil, je les jetais dehors, faisant preuve d'un grand altruisme, car les profits de l'opération revenaient, à l'exception des policiers (et sans doute du gendarme inaccessible, étranger à ces plates affaires humaines), au seul trafiquant, mon voisin. Celui-ci ne semblait pas pour autant lié par un quelconque sentiment de devoir ou de reconnaissance. Chaque jour, je passais chez lui acheter une demi-livre de pain noir, cent grammes de boudin et vingt grammes de beurre. En général, il trichait sur le poids et arrondissait largement le prix. Il avait un sourire gêné, et la main qui tremblait quand il empochait des billets.

Plus encore ! Il ne remplissait jamais à ras bord les verres de gnôle, trichait sur le poids du beurre, détaillait le pain en parts inégales et pressurait impitoyablement les paysans, leur extorquant des sous pour chaque fille relâchée en douce, parce qu'il voulait vivre, qu'il avait une femme, un fils en seconde au lycée, et une fille déjà grande qui fréquentait l'école clandestine et qui était sensible aux charmes de la toilette et des garçons, avait le goût de l'étude et trouvait de l'attrait à la résistance. L'entreprise de bâtiment vendait aussi bien aux paysans qu'aux ingénieurs de la glaise apprêtée, du

mortier, elle étendait la chaux avec de l'eau et le bitume avec du sable, et elle constatait à la réception des wagons de marchandises des manques importants qui, sous l'œil complice du magasinier des chemins de fer, étaient aussitôt portés sur les registres. Le fournisseur de l'administration restait muet comme une carpe : il avait avec l'entreprise des comptes à part qui ne figuraient sur aucun livre.

Cette entreprise de bâtiment ! Patiente vache à lait, elle nous entretenait tous. Son propriétaire légal, l'ingénieur, un homme ventripotent, engoncé dans un gilet à carreaux barré d'une chaîne de montre, grisonnant comme un patriarche, barbe en pointe, d'une nervosité à risquer le coup de sang, tirait d'elle comme d'une mamelle en ces temps de grande famine (alors que nous mangions des épiluchures au sel sur du pain rationné) des quantités d'argent pour entretenir son fils érotomane et sa bigote d'épouse qui gaspillait des fortunes avec ses mendiants, ses églises et ses religieux, et il avait aussi fait reconstruire les entrepôts de la maison mère, loué le terrain d'une usine qui avait brûlé en septembre pour y fonder une filiale, s'était acheté un équipage, un cheval d'attelage à queue taillée, il avait engagé un cocher et acquis pour un demi-million un domaine aux portes de la capitale, certes quelque peu abandonné et en ruine, mais bon pour la chasse (il contenait un bon bout de forêt) et une exploitation industrielle (il en tirait de l'argile), et enfin, la troisième année de la guerre, il avait mené avec la Compagnie allemande des chemins de fer de l'Est des négociations qui avaient abouti à la pose d'un embranchement privé ainsi qu'à l'établissement d'entrepôts à proximité.

C'est avec un égal bonheur que se déroulait l'existence des salariés de l'ingénieur. Certes, la réglementation du territoire occupé lui interdisait de payer la semaine de travail plus de soixante-treize zlotys, ce qui ne l'empêchait pas de donner à ses gens, de sa propre initiative, près de cent zlotys

hebdomadaires, exempts de tous frais, charges ou impôts. En cas d'urgence, comme la déportation d'une famille, une maladie ou une rafle, il ne manquait jamais à ses obligations. Il finança durant trois mois mes études à l'université clandestine, ne m'imposant que cette seule condition : que je m'instruise pour la patrie.

L'organisation de la filiale était différente. Les charretiers vendaient la chaux dans la rue, n'arrivant au chantier qu'avec des mètres cubes entamés. Ils faisaient des tournées pour leur compte personnel. Ils volaient dans les wagons. Moi, au début, j'emportais de l'entrepôt du kaolin et de la craie dans un panier, et je les revendais dans les savonneries avoisinantes, mais lorsque mes relations avec le contremaître se furent transformées en amitié, nous nous partageâmes le marché en établissant même un système de comptabilité. Nous étions également liés par une fabrication de gnôle qui se faisait à mes frais dans l'appartement du contremaître. Il m'avait cédé la part du lion dans la vente au détail pour se lancer dans des affaires plus juteuses, utilisant l'entreprise comme point de passage, et le téléphone du bureau comme moyen de communication sans défaut. Le contremaître s'y connaissait en or et en bijoux. Il vendait et achetait des meubles, connaissait des adresses d'intermédiaires et pratiquait lui-même le commerce de logements¹, entretenait des relations avec les voleurs des chemins de fer, leur facilitant les contacts avec des receleurs, faisait ami avec des chauffeurs et des revendeurs de pièces détachées, et il se livrait à un troc actif avec le ghetto. Son activité n'allait pas sans lui causer des frayeurs, comme s'il avait dû faire violence à son sens de la légalité. Il éprouvait une nostalgie douloureuse des temps sûrs de l'avant-guerre. À l'époque, il travaillait comme magasinier dans une

1. Sous-entendu, pour les Juifs qui réussissaient à s'échapper du ghetto.

entreprise juive. Sous l'œil vigilant de la propriétaire, il avait obstinément gravi les échelons, il avait acheté une voiture de sport qui, transformée en taxi, lui avait rapporté dans les trois cents zlotys par jour déduction faite de la journée du chauffeur. Bientôt, il avait acquis aux abords de la ville, près de l'autostrade, un terrain à bâtir et, dans les mois précédant la guerre, un second terrain dans la proche banlieue. Il voyait son activité en accord avec le droit des gens, et il profitait pleinement de la vie, sans connaître d'insupportables scrupules. Des biens de cette époque, il avait gardé les terrains, de l'argent et un profond attachement à la vieille dame.

La vieille était assise à la place de Maria, au pied du divan de bois. Elle avait le visage terreux, ravagé, vide comme une ville dépeuplée. Elle était vêtue d'une robe de soie noire, élimée et luisante aux coudes. Elle portait autour du cou un large ruban de velours et, sur la tête, un chapeau démodé, orné d'un bouquet de violettes, d'où s'échappaient quelques mèches de cheveux gris clairsemés. Sur ses genoux, elle tenait un manteau soigneusement plié, au col râpé. Elle était trop pauvrement vêtue pour une ancienne propriétaire d'un énorme entrepôt de matériaux de construction, de plusieurs camions, d'un embranchement ferroviaire privé, de dizaines d'ouvriers, et de comptes en banque inépuisables, en Pologne et en Suisse. Trop pauvrement même pour posséder cette charrette de bagages, ces machines à calculer perfectionnées que son esprit de prévoyance lui avait fait confier à la garde du consulat suisse, sans parler de l'or et des diamants que (dans l'imagerie populaire du côté aryen) chaque Juif rapportait du ghetto. Ainsi pauvrement vêtue, elle restait humblement assise dans son coin. Elle avait le regard fixé sur le plafond, contemplant une toile d'araignée sur l'étagère supérieure de la bibliothèque. La toile se balançait, car l'araignée était en train de grimper.

– Dis, Jasiak, ils vont téléphoner, tu crois? dit la vieille au contremaître, après un long silence.

Étonné, je levai la tête de mon livre qui traitait de l'époque médiévale et de ses superstitions.

Elle parlait dans un souffle rauque semblable au bruit que font deux pierres frottées l'une contre l'autre. Un sifflement sourd accompagnait chacune de ses expirations. Deux rangées massives de dents en or brillaient dans sa bouche, on croyait les entendre claquer, presque tinter. – Parce qu'ils devraient nous dire s'ils arrivent. N'est-ce pas qu'ils devraient nous prévenir? demanda-t-elle en posant sur lui ses yeux éteints, morts, comme gelés.

– Eh, il vaut mieux attendre, madame, dit fermement le contremaître. – Il souffla vigoureusement sur la vitre puis, penchant la tête sur l'ouverture faite dans le givre, il jeta un regard, d'un seul œil, sur la place, sur le portail ouvert, sur la rue que déjà la foule faisait déborder. Il pianota sur le châssis de la fenêtre, il attendait un client. – Monsieur le directeur vous a promis de téléphoner. Il va sûrement sortir aujourd'hui avec votre fille.

– Vous dites ça, mais s'ils ne réussissent pas, Jasiék? dit-elle. Son regard quitta le plafond pour s'arrêter sur la fenêtre. Elle posa ses mains fanées, crispées, vermoulues, sur son châte jaune, serra les doigts comme pour l'arracher de ses épaules, puis les laissa retomber sur ses genoux, inertes.

– Qu'allez-vous encore chercher! siffla le contremaître, incrédule. – Il se passa la main sur ses cheveux touffus, dorés, ondulés, les rejetant en arrière d'un mouvement d'impatience. Il découvrit ainsi, sous la manchette de sa chemise en popeline, sa Longines en or, allongée, adaptée à la courbure du poignet, un souvenir des temps heureux dans l'entreprise de la rue Towarowa. – En voilà des idées! Votre gendre, directeur des entrepôts, peut sortir quand il veut! Il réglera les affaires qu'il faut, remettra son portefeuille dans sa poche, et pfuit! Ni vu ni connu. Pourquoi vous inquiéter de savoir comment ils vont sortir? – Il tira la petite chaise à lui, s'assit en allongeant

confortablement ses jambes chaussées de longues bottes d'officier. – Il faut penser maintenant à trouver un appartement. Vous savez combien on demande? Cinquante mille! Qu'est-ce que j'aurais fait si je ne m'étais pas acheté un petit coin dès la première année de la guerre? J'aurais sous-loué? Je serais allé au service du logement?

– Vous saurez toujours vous débrouiller! murmura la vieille dame en esquissant un sourire.

– Tant qu'on a, grâce à Dieu, des pieds et des mains, et qu'on sait à quoi s'accrocher, on peut vivre! Tadzik – il se pencha vers moi –, votre fiancée a distillé vingt-cinq litres. C'est une fille économe! À embrasser sur les deux joues! Et elle a brûlé moitié moins de charbon. Dégourdie, il n'y a pas à dire!

– Elle a téléphoné, marmonnai-je, le nez dans mon livre. Elle est partie en ville faire la distribution de gnôle. Elle ne devrait pas tarder.

Entre le poêle et le portemanteau, il faisait plutôt sombre, mais chaud. Un picotement voluptueux me parcourait les épaules. J'avais la tête qui bourdonnait, pesante. La vodka et les œufs faisaient leur effet. Le livre sur les monastères du Moyen Âge éveillait en moi des rêves à demi conscients de cellules obscures où, au milieu de superstitions populaires, de massacres de tribus et d'incendies de cités, s'accomplissait le travail pour le salut des âmes.

– Jasiiek, les valises sont en ordre? souffla la vieille dame sourdement, comme du fond d'un puits. Vous savez, c'est maintenant toute la fortune de ma fille. Elle est si peu débrouillard! Elle a pris l'habitude de s'en remettre à sa mère pour tout.

Me chauffant près du poêle, je fixais le plancher. La couverture jetée sur le divan ne descendait pas jusqu'aux lattes passées à la cire rouge. On voyait dépasser le couvercle noir d'une Remington. J'avais rapporté la machine à écrire de la

remise, pour qu'elle ne souffre pas de l'humidité, et je l'avais rangée sous le lit, à tout hasard.

– Mais, madame, chez nous, tout doit rester en ordre, dit le contremaître en se frottant les mains d'un geste familier – il me regarda un instant –, aussi net que dans une compagnie d'assurances. On dirait que vous ne me connaissez pas.

– Et s'ils n'arrivaient pas à me retrouver ici ? s'inquiéta soudain la vieille dame. La rue est si petite, et à la périphérie de la ville. Je vais téléphoner, décida-t-elle en s'agitant sur le divan.

– L'âge vous fait perdre l'esprit ? éclata brusquement le contremaître, plissant avec colère ses yeux bleus, chaleureux, ses cils presque baissés étaient couleur de paille. Pour nous mettre les Allemands sur le dos ? Qu'ils entendent votre conversation ? Tant que vous voudrez, mais pas d'ici.

La vieille dame s'effraya et se gonfla comme une chouette réveillée en sursaut. Elle se croisa les bras sur la poitrine comme si elle venait de prendre froid. Elle retournait machinalement entre ses doigts la broche agrafée à sa robe.

– Comment avez-vous réussi à venir jusqu'ici ? demandai-je pour soutenir la conversation.

La porte du bureau claqua. Le client tapa des pieds pour secouer la neige de ses chaussures. Le contremaître écarta la chaise d'un coup de pied et sortit pour s'occuper de son client. La vieille dame leva sur moi ses yeux vides.

– Vingt-sept fois j'ai été prise dans un bouclage de rue. Vous savez ce que c'est, un bouclage ? Pas très bien, sans doute. Cela ne fait rien. – Elle se racla la gorge avec émotion en me faisant un geste amical de la main. – Nous avons une cachette derrière une armoire, dans une sorte de niche aménagée spécialement. Vingt personnes ! Les petits enfants avaient appris à se tenir tranquilles quand des soldats marchaient et donnaient des coups de crosse contre les murs, et quand ils tiraient. Ils se taisaient et regardaient de leurs yeux grands ouverts, vous savez ? Auront-ils seulement le temps de sortir ?

Je m'approchai de la bibliothèque. Je rangeai mon livre avec ceux du Moyen Âge. Je me retournai vers la vieille dame.

– Les enfants? fis-je avec étonnement.

– Non, non, non! Les enfants, quels enfants? Mon gendre et ma fille, est-ce qu'ils vont sortir? C'est un grand ami du chef. Leur amitié remonte à l'université de Heidelberg.

– Pourquoi n'est-il pas sorti avec vous?

– Il a des affaires à faire. Encore un jour, et encore un autre... Tout va vers sa fin, là-bas. Sans arrêt des «*Aus, aus, aus!*», les maisons sont vides, des plumes volent dans les rues, et ils déportent les gens, ils déportent...

Essoufflée, elle se tut.

À travers la porte nous parvenaient les échos d'une discussion très animée. Le client et le contremaître discutaient le prix d'une livraison de bois provenant des maisons vidées de Juifs du ghetto d'Otwock et vendues en bloc par le *Kreishauptmann* à une entreprise polonaise. La porte grinça, ils se rendaient dans la boutique pour arroser la transaction. Le contremaître était buveur d'eau, mais il se laissait toujours tenter lors d'événements particulièrement heureux.

– Je voudrais aller voir mes affaires, dit soudain la vieille. Elle retira son manteau de ses genoux et trottina précipitamment vers la cour.

L'employée de bureau me sourit de derrière la table. Sèche et menue, elle s'était confortablement installée sur la causeuse. Elle passait ses journées à lire des romans à l'eau de rose. L'ingénieur l'avait envoyée surveiller la caisse. Il ressortait de ses calculs que l'entreprise dégageait de trop faibles bénéfices. La deuxième semaine après son entrée en fonction, il avait manqué mille zlotys dans la caisse. Le contremaître avait couvert la différence de sa poche, et l'ingénieur avait perdu toute confiance dans l'employée. Elle ne venait du reste au bureau que quelques heures par jour, ne mettait

jamais les pieds dans l'entrepôt, ne distinguait pas le mastic du bitume, mais elle me fournissait, avec la régularité d'un service postal, en journaux clandestins ornés de l'emblème avec le glaive et la charrue. J'enviais ses contacts avec la résistance, je me contentais pour ma part de polycopier en privé des bulletins, je lisais énormément, j'écrivais des poèmes que j'allais réciter à des matinées poétiques.

– Qu'est-ce qu'il lui prend, à la vieille? Elle a beaucoup de meubles? questionna ironiquement l'employée dont la tête était surmontée d'une houppe de cheveux rebelles ébouriffés.

– Chacun cherche son salut comme il peut.

– Avec l'aide des autres, dit-elle en plissant ses yeux avec méchanceté. – Elle était très mal poudrée. Son nez fin luisait, comme frotté au suif. – Et vous, le magasinier, comment vont vos poèmes? La couverture est sèche?

Le contremaître ramena la vieille dame au bureau en la tenant par le bras. Le charretier entra pour se réchauffer. Il s'accroupit devant le poêle et tendit vers le feu ses mains crevassées par le vent et le gel. Sa peau de mouton fumait sur son dos et empestait le cuir humide.

– Il y a des rafles, en ville, dit-il. Je suis allé au bureau. Pas un chat dans les rues, j'avais peur d'y passer. On dit que quand ils en auront fini avec les Juifs, c'est nous qu'ils vont déporter. Et chez nous aussi, il y a des rafles. Près de l'église orthodoxe et à côté de la gare, c'est vert de gendarmes.

– C'est du beau, dit la petite employée en s'ébrouant. – Elle se leva nerveusement de la table. Elle traînait les pieds dans des savates trop grandes, balançant, avec un charme involontaire, ses hanches osseuses qui perçaient à travers sa vilaine robe légère. – Comment je vais rentrer à la maison?

– *Pedibus*, répliquai-je d'un ton acide, et enfilant rapidement ma veste je sortis du bureau. Un vent vif, chargé de neige, me cingla le visage. Un ouvrier oscillait en cadence

au-dessus de la cuve à chaux. Tapant des pieds à cause du froid, comme un cheval endormi, il remuait la chaux en train de s'éteindre avec un racloir. Des bouffées de vapeur blanche montaient du mélange bouillonnant et lui passaient sur le visage. Le chaulier travaillait ainsi tout l'hiver, sans relâche, préparant la chaux pour la belle saison. Chaque jour, dans le gel, il préparait jusqu'à deux tonnes de chaux éteinte.

Le contremaître ferma le portail de l'entrepôt. Lorsque la rue était bouclée par une rafle, nous le fermions au cadenas. Les policiers ivres nettoyaient la rue des restes de foule qui s'échappaient à travers champs. Un gendarme allemand, indifférent à cette foule et à ses soucis, mais attentif à chaque geste des policiers, battait le pavé de ses bottes ferrées. Sur la place, le long des maisons, on se bousculait encore bruyamment. Sous les fenêtres, des camelots aux genoux tremblants tapaient le sol de leurs sabots fourrés de paille et se querellaient avec des voix criardes au-dessus de paniers de petits pains, de cigarettes, de boudin au sarrasin, de beignets, de pain blanc et de pain noir. On avait l'impression que c'était le mur noir de la maison qui tremblait et criait. Sous des portes cochères, on pesait sur des balances rudimentaires de la viande de porc fraîche, et on transvasait vite fait de la gnôle. Dans la propriété qui se trouvait derrière l'école, la fête se poursuivait. Un manège, avec un enfant, l'air ahuri sur un cheval de bois, tournait majestueusement au son d'une musique braillarde. Des autos en bois vides, des bicyclettes, des cygnes aux ailes déployées flottaient doucement dans l'air, comme bercés par les vagues. Des ouvriers cachés par les planches passaient sous le manège en marche. Le stand de tir bariolé de couleurs vives et la ménagerie sous une tente (qui devait abriter, comme l'annonçait une affiche délavée par la neige, un crocodile, un chameau et un loup) étaient désespérément vides. Quelques marchands de journaux arrivés du refuge, piles de journaux allemands sous le

bras, battaient la semelle à l'arrêt du tramway, indécis. Au terminus, les tramways sans passagers décrivaient une courbe autour de la place et, faisant tinter leurs chaînes, repartaient le long de l'avenue. Les arbres sous la neige, étincelants dans le soleil cru, semblaient taillés dans un cristal fragile. Le ciel s'étirait paisible, pâle, haut. C'était jour de marché ordinaire.

Au fond de la rue, l'espace était fermé par les blocs de maisons en pierre et par des bouquets d'arbres nus, décharnés. Au-delà du viaduc défendu par des chevaux de frise, des troncs d'arbre et des panneaux sur les rails, une foule entourée par un cordon de gendarmes ondulait et s'écoulait dans la direction du pont. De l'intérieur de la foule émergeaient des camions bâchés, pansus, dont les roues marquaient la neige, et qui avançaient péniblement vers le pont. Une femme sortit de la foule en courant, derrière le dernier véhicule. En vain. Le camion prit de la vitesse. Elle leva les bras dans un geste de désespoir, et sans doute serait-elle tombée si un gendarme ne l'avait retenue. Il la renvoya dans la foule.

«De l'amour, bien sûr que c'est de l'amour», pensai-je avec émotion, et j'allai me réfugier dans l'entrepôt, car la place se vidait avant la rafle qui s'annonçait.

– Votre fiancée a téléphoné, me dit le contremaître. – Il était de bonne humeur, chantonnait dans sa moustache rousse en esquissant des pas de danse. – Elle revient d'Ochota¹, mais ne peut faire plus vite parce qu'il y a partout des rafles. Elle sera là dans la soirée.

L'employée à la houppe me lança un regard rapide, cousu de méchanceté.

– Ils vont sûrement s'en prendre à nous comme avec les Juifs? Ça vous tracasse?

– Elle devrait s'en sortir, dis-je au contremaître. – J'étais

1. Quartier sud de Varsovie, sur la rive gauche de la Vistule. L'entrepôt se trouve sur la rive droite, au nord.

glacé jusqu'aux os. Je fourrageai dans le poêle avec le tisonnier et rajoutai de la tourbe. La fumée jaillit dans la pièce par la petite ouverture. – Je crois que ce mois-ci nous ne recevrons pas de wagons. Ils vont sûrement établir un contrôle.

Le contremaître fit une grimace forcée. Il s'assit sur la chaise et, de ses doigts fins de pianiste, se mit à pianoter sur la table.

– Et qu'est-ce que nous aurons de plus s'ils laissent passer les wagons? fit-il, amer. L'ingénieur a peur de stocker du ciment et du plâtre, il garde la chaux juste pour les travaux des Allemands au fort Bem. Alors? Vous voudriez que les affaires marchent? Les entreprises de Grochów ont reçu trois wagons de ciment, Borowik et Srebrny n'ont qu'à demander pour être servis. Et nous? Les faïtières, le goudron, les cailoux, les panneaux...

– N'exagérez pas, dit l'employée. Si on grattait un peu dans le fond des hangars, on trouverait...

– Bien sûr qu'on trouverait! Parce qu'on se débrouille nous-mêmes! Sinon, je me demande qui viendrait chez nous? Oui, le trafiquant d'à côté, pour nous emprunter des poids!

Le téléphone retentit. Le contremaître pivota sur sa chaise et saisit le combiné une fraction de seconde avant l'employée. Puis il me le tendit en gesticulant sans un mot.

– C'est notre camion, soufflai-je en couvrant le combiné. Qu'est-ce que je dois dire?

– Qu'il en donne cinquante.

– *Fünfzig*, dis-je dans le combiné. *Abends?* Va pour ce soir.

– Magnifique. Dans ces conditions, allons manger un morceau.

La vieille dame était assise, immobile sur le divan comme une bête tapie dans un coin. Le contremaître s'affaira dans la pièce, mit du bouillon à chauffer sur le réchaud et débarrassa la table.

– Dès que l'ingénieur perdra trop d'argent ici, il commen-

cera par flanquer la *shikse*¹ à la porte, et après... Alors, vous vous êtes décidé?

– À côté de vous, je n'ai rien, fis-je d'un ton désespéré. Nous avons tout mis dans la gnôle. Vous savez ce que c'est: quelques livres par-ci, quelques frusques par-là, et voilà. Le papier aussi m'a coûté.

– Mais vous allez bien les vendre, ces poèmes?

– Je n'en sais rien! Je ne les ai pas écrits pour les vendre. Ce ne sont ni des briques ni du goudron, rétorquai-je, blessé.

– S'ils sont bons, ils devraient se vendre, fit le contremaître conciliant, en mordant dans son pain. Vous trouverez bien deux ou trois mille à mettre dans l'affaire? Vous ne manquez pas de méninges.

La vieille dame mangeait lentement, mais avec appétit. La rangée massive de ses dents en or s'enfonçait voluptueusement dans la mie. J'en contemplais l'éclat, estimant instinctivement le poids et la valeur de toute la mâchoire.

La porte claqua, un client entra. Pallotin de l'église voisine, il portait des lunettes à monture d'écaille, et il sourit timidement. Après nous avoir annoncé la rafle, il commanda quelques sacs de ciment et du sable jaune. Il paya d'avance, rien qu'en zlotys attachés en liasses.

– Loué soit le Seigneur, dit-il, puis, ayant recoiffé son chapeau noir, il sortit dans le bruissement de sa soutane.

– Aux siècles des siècles, répondit l'employée. – Elle referma la porte du poêle et s'essuya les doigts avec un bout de journal. – Qu'est-ce que la vieille va faire, à votre avis?

– Le contremaître va lui trouver un appartement. La vieille a trop de galette pour qu'il la lâche, fis-je à mi-voix.

– Comment! explosa-t-elle d'un ton méprisant, vous ne savez donc rien? Pendant que le contremaître était sorti,

1. En yiddish: jeune fille.

la vieille a téléphoné à sa fille. Ils ne peuvent plus sortir du ghetto. Il est trop tard. Le bouclage est complet.

– La vieille aura un peu de chagrin, et puis ça passera.

– C'est bien possible.

Elle s'emmitoufla dans sa fourrure élimée, s'installa plus commodément sur la causeuse et se replongea dans son livre. Elle ne manifestait pas de désir de poursuivre la conversation.

III

Le soir, je restais seul à l'entrepôt, au milieu des couvertures de ma plaquette de poésie suspendues comme du linge à sécher. Apoloniusz les avait découpées dans du papier de format in-folio, après les avoir adaptées aux dimensions de la ronéo que l'on m'avait prêtée pour reproduire des communiqués radio infiniment précieux et des instructions qui ne l'étaient pas moins (accompagnées de croquis) sur la façon de mener les combats de rue dans les grandes villes. Elle servait aussi à imprimer des hexamètres métaphysiques exprimant mon opinion défavorable concernant le vent de l'histoire qui soufflait l'Apocalypse. La couverture était ornée des deux côtés de vignettes en noir et blanc obtenues grâce à une nouvelle technique de reproduction, extraordinaire : des morceaux de stencil collés sur la trame formaient des taches blanches, la trame elle-même – des taches noires. Le procédé était très ingénieux, mais il exigeait trop d'encre et le séchage durait depuis une semaine déjà, sans résultat. Je décrochai donc avec précaution des cordes les couvertures de ma plaquette, les enroulai, bien serrées, dans un épais parchemin, puis les fourrai sous le divan de bois. Celui-ci dissimulait aussi une radio hors d'usage qui attendait d'être réparée, une ronéo portable, plate comme un porte-cigares, la solide machine à écrire Remington que j'avais rapportée de

la remise pour qu'elle ne prenne pas l'humidité, ainsi que la collection complète de publications d'une organisation impérialiste qu'un ami, contraint de déménager, m'avait confiée en dépôt, n'ayant pas la force de se séparer de l'objet de sa passion de collectionneur et de bouquiniste.

Le soir, ne ménageant ni mon dos ni mes genoux, je frottais laborieusement le plancher, essuyais la table et tant bien que mal la fenêtre, et lorsque la pièce avait retrouvé, selon moi, un ordre paisible et douillet, je couvrais la lampe brûlante sous son abat-jour vert et fermais soigneusement la porte pour conserver la chaleur. Je restais habituellement près du poêle, dans le bureau. Je rédigeais de petites notices bibliographiques que j'entassais dans des boîtes spéciales, j'inscrivais sur des fiches volantes des maximes profondes et des aphorismes pertinents que je découvrais dans les livres, et je les apprenais par cœur. Pendant ce temps le crépuscule descendait et tombait sur les pages de mon livre. Je levais les yeux vers la porte. J'attendais la venue de Maria.

Derrière la fenêtre, la neige perdait ses reflets bleutés, se mélangeant à la tombée du jour comme à un ciment gris. Le haut mur de la maison brûlée, roussie comme de la brique humide, se gonflait de noir, s'immobilisait, comme pour se taire, le vent silencieux soulevait au-dessus des rails des tourbillons de poussière rose, les mettait en pièces et les jetait sur les cieux livides comme des flocons de neige sur une eau transparente. Les objets ordinaires, la montagne de sable de l'entreprise, bourbeux comme une citrouille pourrie, le chemin sinueux, le portail, les trottoirs, les murs et les maisons de la rue disparaissaient dans l'ombre, comme engloutis sous une eau montante. Il n'en demeurait que cette rumeur imperceptible dont palpite le plus profond silence, ce pouls fiévreux dont bat le corps de l'homme, ce sourd désir d'objets et de sentiments que l'on ne connaîtra jamais.

Des gens s'affairaient encore dans la cour. Le charretier

tirait des paquets de l'intérieur sombre du hangar, comme d'un sac, et les balançait avec élan sur la remorque où se tenait le vieux chaulier, jambes écartées. Il attrapait les bagages en ahanant et les entassait convenablement sur la charrette comme s'il rangeait des sacs de plâtre ou de chaux hydraulique. Sous l'effort, il gonflait sa joue avec le bout de sa langue.

Le contremaître était avec la vieille dame, derrière la remorque. Il avait saisi une planche dont il arrachait machinalement de l'ongle une écharde.

– Je ne sais pas, moi, ce n'est pas ce qu'on m'a appris, dit-il à la vieille, furieux, en retroussant les lèvres. Moi, avec ma petite tête, je ne me serais pas précipité comme ça. Où avez-vous l'esprit? À quoi pensez-vous? Pourquoi on s'est donné tout ce mal?

La vieille dame pencha sur l'épaule sa tête coiffée de son chapeau à fleurs. Le gel avait amené des plaques rouges sur ses joues terreuses. Ses lèvres tremblaient de froid. Ses dents en or brillaient derrière.

– Faites bien attention en les rangeant, dit-elle sèchement au chaulier. – Son visage frémissait à chaque paquet jeté, comme si ç'avait été elle qu'on aurait lancée sur la remorque. – Jasiiek, pardonnez-moi de vous avoir donné tout ce mal, dit-elle au contremaître. Mais vous n'y avez pas tout perdu, n'est-ce pas?

– Qu'allez-vous chercher, fit le contremaître en haussant les épaules. L'argent que j'ai pris, je l'ai donné pour l'appartement, quant aux quelques frusques que vous avez laissées chez moi, vous pouvez toujours... Ce n'est pas avec ça que je vais m'enrichir.

Contre le mur gris du hangar, la vieille dame, voûtée, chaussée de souliers usés, éculés, battait la semelle, reniflait et, clignotant de ses yeux rougis, larmoyants, comme font les myopes, elle regardait le contremaître. Elle se taisait et souriait.

– Vous croyez que vous allez en protéger beaucoup, là-

bas? De toute façon, c'est fichu, continua le contremaître en regardant le sol, les rayons de la roue et la boue sous les roues. Enfin! Vous ne savez pas ce qui va arriver? Ils vont tuer, brûler, détruire, liquider, et voilà! Est-ce qu'il ne vaut pas mieux vivre? Moi, je crois que viendra un jour où ils nous laisseront de nouveau faire tranquillement du commerce.

Une puissante semi-remorque Diesel s'engouffra dans la rue en crachant de la fumée, et vint s'arrêter devant le portail. Le contremaître eut un sourire soulagé, et il se précipita pour ouvrir le second hangar. De mon côté, je coupai droit dans la neige jusqu'à la grille. Le tracteur monta par l'arrière sur le trottoir d'en face et, franchissant le caniveau en se hissant comme un scarabée, il pénétra dans la cour et alla se ranger devant le hangar grand ouvert. Le chauffeur, en combinaison sale et coiffé d'un calot allemand crânement planté sur ses cheveux fins et luisants, noirs comme du jais, sauta de la cabine.

– *Abend*. Cinquante? demanda-t-il et, frappant bruyamment dans ses mains, il entra dans le hangar en balançant les hanches. Il jeta un coup d'œil intéressé dans les coins.

– Oh, lala! Vous avez tout vendu? fit-il en claquant de la langue. Plus les affaires tournent, plus ça rapporte. Mais maintenant, c'est dix zlotys de plus le sac. Trente-cinq la pièce.

– On ne m'aura pas comme ça, dit le contremaître en croisant les bras dans un geste éloquent.

– Trente-deux. Sur le marché, ils sont à cinquante-cinq et plus, dit le soldat sans s'impatienter.

– Il y a des gens pour décharger? me demanda le contremaître. Il faut s'y mettre.

– *Keine Leute*, fit le soldat en éclatant de rire. – Il avait une saine dentition de cheval et des joues brillantes, rasées de près. Il se dirigea vers la remorque et, dénouant la bâche, ordonna :

– *Meine Herren, raus!* S'il vous plaît, messieurs, *ausladen!*

Deux ouvriers assoupis sur des sacs de ciment rejetèrent

les manteaux dont ils s'étaient couverts, bondirent du fond du camion, effrayés par le cri, et relevèrent la bâche. L'un des deux poussait jusqu'au bord des planches les sacs, l'autre les empoignait des deux mains, les calait contre sa poitrine et les portait dans le hangar où il les jetait avec bruit sur le sol. Je lui expliquai comment il fallait ranger le ciment en faisant se rejoindre les sacs, pour que le tas ne dégringole pas, de Dieu!

L'aide du chauffeur, qui somnolait dans la cabine, se pencha par la portière.

– Peter, il faut qu'ils se pressent. On doit filer.

Il s'accouda et jeta un regard endormi dans le fond du hangar. Un bracelet de femme en or pendait à son poignet. Il avait des mains velues, un visage basané que la barbe faisait paraître encore plus noir.

– Plus vite, plus vite, *du alte Slawwe*, grommelait-il entre ses dents. Lorsqu'il rencontra mon regard inquisiteur, il me sourit amicalement.

Dans le hangar, l'ouvrier enfariné de ciment (comme tous ceux qui ne savent pas manier la marchandise, il avait, en les transportant, déchiré et gâché plusieurs sacs) leva vers moi son visage argenté et me demanda, dans un souffle, faisant mine de s'essuyer les yeux du revers de la main :

– Il y a cinq sacs de plus. Vous les prenez aujourd'hui?

– À vingt la pièce, grognai-je sans remuer les lèvres. *Komm* au bureau, on va faire nos comptes, dis-je au soldat. Il éteignit son allumette et l'écrasa soigneusement sous sa semelle. Il aspira alors voluptueusement la fumée. Une mince lueur rose lui éclaira les joues et se refléta dans ses yeux.

– *Fünfzig?* Cinquante sacs? Il montra à l'ouvrier cinq doigts écartés.

– *Ja, ja*, chef, j'ai fait le compte! Pas un de plus! lança l'autre, plein de zèle, de dessous la bâche.

Le charretier achevait le chargement de la remorque. Le chaulier tassait les bagages et tirait sur les cordes. Ils ficelèrent

le tout avec précaution comme un colis de verre fragile. Ils s'y connaissaient en emballage. Ils avaient enfoui au centre les objets les plus précieux, les valises de cuir et les sacs en toile remplis de linge, et disposé sur le dessus et sur les côtés les corbeilles tressées, les tabourets et la batterie de cuisine cliquetante. La charrette attendait patiemment, semblable à une arche. La vieille dame trottinait sous le hangar, les mains dans son manchon. Lorsqu'elle vit le soldat passer près d'elle, elle prit peur et se cacha derrière la porte.

– On déménage? demanda le chauffeur en passant.

– On déménage, eh oui, on déménage, que voudriez-vous que ce soit?

Le ciel se resserrait, descendait sur l'ombre, sans bruit, comme un oiseau qui se pose. L'arbre nu, au bord des rails, se débattait contre le vent avec la rage d'un homme qui a décidé de ne pas se rendre.

– Vous vivez tranquilles, vous, fit le soldat avec un gentil mépris. Pendant ce temps les nôtres se battent pour votre tranquillité.

Le contremaître l'invita à s'asseoir. Il parlait au téléphone avec sa femme.

– Alors, ce déjeuner? Tu as trouvé quelque chose? Des betteraves? Non, prends du chou. – Il eut un sourire indulgent. – Et le gamin? Il dort? Réveille-le, ça fait deux heures qu'il dort.

– Encore des livres? dit le soldat en entrebâillant la porte de la chambre. Oh! Quelle ambiance! Il n'y a plus qu'à mettre le phonographe en marche! On a une petite amie, hein? ajouta-t-il en montrant du doigt la robe de chambre rouge au portemanteau. Il examina les tableaux d'Apoloniusz: une mendicante au pied d'un mur lépreux, tenant par la main un enfant aux yeux écarquillés, et une nature morte représentant une cruche jaune. Il avait apporté dans la pièce avec lui de la boue et une odeur forte de soldat.

Le contremaître prit dans son portefeuille une liasse de

billets de banque soigneusement liés ensemble et qu'il compta en murmurant comme on marmonne une prière, puis il la tendit au chauffeur.

– Mercredi prochain, dans huit jours, *ja?* demanda le chauffeur.

– *Ist gut*, fit le contremaître, *ist sehr gut*. Vous voyez, Tadzik, si nous avons un hangar à nous, nous n'aurions pas à cacher la marchandise. Je la garderais deux, trois jours, bénéfice garanti.

– L'employée filerait vendre la mèche à l'ingénieur.

– Du moment qu'il ne trouverait rien, il ne la croirait pas... On refilet tout aux établissements Czerniakow. Et puis de toute façon, l'ingénieur a intérêt à rester en bons termes avec nous. Il a engagé beaucoup de fric dans son embranchement, et il a du mal à s'en sortir, dit le contremaître, fanfaron.

– Trouvez une combine pour l'acheter, cette baraque. Je participerai avec ce que je pourrai.

– Et si on interdit complètement de construire?

– C'est déjà interdit, mais les gens construisent tout de même. Pour subsister, vous n'aurez qu'à vous servir de ce que vous avez dans le tiroir. Le terrain et les hangars resteront pour après la guerre. C'est ce qu'il faut. Vous voyez. Allons raccompagner la vieille.

– Elle a oublié sa machine à écrire chez nous, dit le contremaître. Il se peigna avec les doigts et coiffa, avec une certaine élégance, une casquette de conducteur de tramway. Dans la rue, il jouait les conducteurs de tramway. Il circulait gratuitement en tramway et se sentait en sécurité, en cas de rafle.

– Elle pourra servir à l'entreprise.

– *Ja, ist gut*. Le soldat avait recompté l'argent. Il l'enfouit dans la poche de sa combinaison puis, nous ayant serré la main avec chaleur, mais sans excès, il sortit en faisant craquer ses bottes.

Le charretier retira au cheval son sac de fourrage, alluma la lanterne, l'accrocha sous la charrette, prit les guides, cla-

qua cérémonieusement de la langue, et la remorque, éclairée par une lueur rouge vacillante, tel un char de carnaval, franchit le portail en grinçant, s'enfonça dans la rue comme dans une avenue ombragée.

Entre un édredon pourpre comme des lèvres brûlées par le soleil, retenu par un cordon de rideau blanc, et des valises ventruées, la vieille Juive était assise, roulée sur elle-même comme un chien, les jambes repliées sous elle, abritée par le plateau penché d'une table renversée dont les pieds étaient dressés vers le ciel, tels des moignons inertes. Ils tressautaient à chaque cahot de la charrette et semblaient menacer ce ciel d'un geste vengeur. La vieille avait les yeux clos, la tête enfoncée dans son col de fourrure. De toute évidence, elle sommeillait. Quelques galopins en haillons coururent derrière la remorque, dans l'espoir de chaparder quelque chose.

Le soir, la rue s'animait. Dans le ciel bleu sombre, la lune dorée roulait à la rencontre des nuages floconneux, telle une rondelle d'ananas, et son éclat métallique se projetait sur les toits de la rue, le camouflage des murs et la neige du trottoir crissant comme une feuille d'argent. Devant l'école, le beau gendarme allait et venait, tout bleu dans la nuit tombante. Les demoiselles de la blanchisserie se glissaient sous le réverbère violet et disparaissaient dans l'ombre de la maison brûlée. De la boutique sortaient des policiers éméchés qui partaient prendre leur service de nuit. Le carillon de la petite église restaurée avec notre ciment et notre chaux se mit à gazouiller joyeusement comme un enfant qui joue, effarouchant les pigeons assoupis sur le rebord du clocher, qui s'envolèrent au-dessus de la tour dans un battement d'ailes puis, tels des pétales de chrysanthème, redescendirent alanguis sur le toit.

Le tracteur avec le ciment évita prudemment la cuve à chaux et, après un coup de klaxon en guise d'adieu, il sortit

de la cour. Je bondis jusqu'à la remorque et fourrai de l'argent dans la main tendue de l'ouvrier.

– Dix, il y en avait dix ! cria-t-il. La bâche retomba sur lui.

– Nous n'avons pas perdu notre journée, dit le contremaître en serrant la ceinture de cuir de son manteau de conducteur de tramway. – Il tira dessus avec vigueur, en forçant, car il aimait paraître mince. – Vous voilà tout seul. Votre fiancée n'a pas l'air d'arriver.

– J'ai peur pour elle, répondis-je. La rafle dure depuis ce matin. Ils ont dû en embarquer beaucoup.

– Que faire ? – Le contremaître poussa un profond soupir. – Votre fiancée doit ne pas pouvoir passer pour vous rejoindre. – Il plaça dans sa sacoche un morceau de viande qu'il avait choisi pour le déjeuner du lendemain.

– Attendez, je vais aller acheter quelque chose pour le dîner. Cette journée stupide m'a donné faim.

Nous sortîmes en claquant la grille derrière nous. Un tracteur allemand bouchait la rue, tressautant et fumant. Des passants s'étaient attroupés sur le trottoir et regardaient la place. La remorque, avec tout le saint-frusquin, était rangée près du caniveau. Le charretier attendait patiemment que le passage se dégage.

La nuit tombait, de plus en plus profonde. Derrière la bande noire du champ, au-dessus du courant argenté de la Vistule, le pont de pierre s'arquait sur le fond du ciel. Sur l'autre rive, la masse noire de la ville s'enfonçait dans une obscurité gluante. Au-dessus d'elle, les hauts poteaux des projecteurs lançaient leur lumière de mercure dans le ciel qu'ils zébraient puis, tels des bras de marionnettes, retombaient inertes à ras de terre. Le monde, un instant, se réduisit à la seule rue qui palpait comme une veine ouverte.

Grinçant, tous phares allumés, des camions bondés déferlèrent sur la chaussée, cahotant dans les nids-de-poule. Des visages apparaissaient de dessous les bâches, blancs, on les

eût dits couverts de farine, puis s'évanouissaient dans le noir, comme soufflés par le vent. Des motocyclettes montées par des soldats casqués débouchaient de dessous le viaduc et, battant d'une aile d'ombre, monstrueux papillons, disparaissaient avec fracas derrière les camions. La fumée suffoquante des gaz d'échappement se répandait sur la chaussée. La colonne se dirigeait vers le pont.

– Il y a eu une rafle près de l'église orthodoxe, fit derrière moi le trafiquant. – Il posa pesamment ses mains sur mes épaules. Il puait la vodka et le mauvais tabac. – Qu'ils aillent au diable !

– C'est à nous qu'ils s'en prennent, maintenant, malgré un policier, la jugulaire réglementairement passée sous le menton. – Il ôta sa casquette et s'essuya le front avec sa manche. La barre rouge imprimée par sa casquette sur son crâne chauve devint livide dans le froid. – Eh oui, c'est comme ça, ajouta-t-il entre ses dents.

– La Juive déménage ? chuchota le trafiquant comme pour une confidence. Déjà ?

– Elle va ailleurs.

– Et l'appartement, alors ? s'inquiéta le trafiquant. – Il se pencha vers mon oreille : – J'en ai déjà parlé aux gens. Le contremaître devait donner un acompte aujourd'hui.

– Alors voyez ça avec le contremaître, fis-je, impatienté, en me débarrassant de ses pattes.

– Pardon, souffla le trafiquant. La lumière d'un projecteur lui passa sur le visage. Il battit des paupières pour ne pas être ébloui. Le projecteur éclaira le cœur de la rue, le visage du trafiquant se couvrit d'ombre.

– Elle rentre au ghetto. Elle a sa fille, là-bas, qui n'a pas pu sortir.

– Bien sûr, fit-il, convaincu. Au moins elle pourra mourir avec elle, en homme... Il soupira profondément et regarda attentivement la rue.

L'avenue était obstruée au tournant par un embouteillage. La colonne s'arrêta, les camions se rapprochèrent les uns des autres. Des appels gutturaux retentirent. Les motocyclettes se dégagèrent et éclairèrent la chaussée, les tramways, le trottoir et la foule avec leurs phares. Les rayons lumineux glissèrent sur les visages comme sur des os blanchis, fouillèrent les fenêtres noires, aveugles, des appartements, enveloppèrent le manège arrêté à mi-course, illuminé de lampions verts, et les chevaux à bascule bariolés qui dansaient le long des câbles, les cygnes au col doucement penché, les autos de bois, les bicyclettes, ils tâtèrent le fond de la place du marché aux chevaux, se frottèrent à la tente de la ménagerie avec un crocodile, un loup et un chameau, examinèrent l'intérieur des tramways à l'arrêt, lumières éteintes, balancèrent de droite et de gauche comme la tête d'un serpent en colère, revinrent aux gens, leur éblouirent encore une fois les yeux, et se dirigèrent sur les camions.

Maria, le visage auréolé des larges bords de son chapeau noir, était pâle comme un linge. Elle leva dans un spasme, jusqu'à la poitrine, comme en geste d'adieu, ses mains d'une blancheur cadavérique, couleur de craie. Elle était debout dans un camion, pressée par la foule contre un gendarme. Elle fixait intensément mon visage, comme une aveugle la lumière d'un phare. Elle remua les lèvres comme pour appeler. Elle chancela, faillit tomber. Le camion s'ébranla, vrombit et démarra brusquement. Je ne savais absolument que faire.

Comme je l'appris plus tard, Maria, aryenne métissée de sémite, fut déportée avec un convoi juif dans un célèbre camp en bord de mer, passée à la chambre à gaz, et son corps certainement transformé en savon.